





H.C. Andersen : *Les Oies sauvages*, ill. E. Boulatov, Malych, 1976

deux. Notre année se divisait en deux moitiés. La saison estivale, de mars à septembre était consacrée à la peinture que chacun faisait de son côté et, l'hiver, quand les journées étaient plus courtes et la lumière manquait terriblement, aux livres. En six mois, nous devions gagner suffisamment pour pouvoir vivre et travailler « à notre compte » le reste de l'année. Pour cela il fallait faire en ces quelques mois quatre livres et pour nous, ce n'était pas une partie de plaisir. Quand deux artistes œuvrent ensemble, ils doivent élaborer une troisième personnalité mêlant les traits propres à chacun mais quand même différente. Nous n'arrivions pas, à la différence d'Ilya Kabakov, à « mélanger les genres », à concilier le travail d'illustrateurs et d'artistes peintres ; le passage de la peinture à l'illustration était à chaque fois pénible, presque douloureux. Ainsi, partions-nous deux-trois jours dans la forêt, comme si on devait changer de nature. Oui, on se sentait presque loups-garous. D'ailleurs, les « vrais professionnels » se méfiaient de nous. On les connaissait depuis toujours, car on allait dans le même collège artistique, puis aux Beaux-Arts, mais ils nous prenaient pour des opportunistes qui travaillaient par-dessus la jambe. Pour la critique, les pouvoirs publics, on était aussi des « taupes », des personnages suspects. Il faut dire que mes débuts dans le métier ont été houleux. Nous avons choisi la technique du collage pour nos premiers livres, ce qui nous a valu d'être accusés du formalisme. Cette accusation contre certains jeunes illustrateurs faisait partie de la contre-attaque du pouvoir contre les recherches de nouveaux moyens d'expression plastique lancée lors de la célèbre

exposition dans le Manège (1962), où Khrouchtchev avait pesté contre les « pédérastes » de l'abstractionnisme. Heureusement que le nouveau directeur artistique des éditions Malych qui était notre seul employeur, Evguenï Ratchev, a apprécié notre travail et nous a rayés de la liste noire. N'empêche que ni nos livres ni nous n'ont jamais reçu de premiers prix, aucune distinction. Au début, on n'illustrait que des poèmes de poètes « nationaux », c'est-à-dire des républiques soviétiques. C'était des ouvrages dont personne ne voulait, d'ailleurs on était payé en dessous des minima tarifaires. En plus, ces livres étaient très courts, mais nous demandaient un travail de recherche documentaire considérable, notamment dans le domaine ethnographique. On devait payer de notre tête toute inexactitude, car chaque illustration devait être validée par l'ambassade de la république concernée.

Progressivement, l'éditeur a commencé à nous confier des commandes plus prestigieuses – les livres de contes. À partir du moment où on a pu choisir, on n'a plus fait de concessions et on a refusé d'illustrer les grands classiques de littérature soviétique tel Sergueï Mikhalkov, auteur des paroles de l'hymne soviétique, même sous la menace d'être à nouveau mis au placard. Et tout comme on n'a pas cédé sur le contenu, on n'a pas vraiment lâché sur la forme : en fait, nous n'avons pas renoncé à la technique du collage si décriée, mais on l'utilisait comme une étape préparatoire.

Ma carrière dans l'illustration a duré 33 ans, un chiffre qui fait penser à un conte de fées mais qui n'en était pas un. Et lorsque la perestroïka a permis aux

galeries occidentales d'acheter des artistes soviétiques, j'ai enfin pu abandonner l'édition, soulagé.

L'illustration nous a certes permis à moi et à mes amis de survivre. Mais nous avons contribué à sa deuxième renaissance dans les années 1960-1970. Elle est devenue à nouveau l'échappatoire pour les artistes qui n'avaient pas les moyens de vivre de leur premier métier. Pour moi, le premier âge d'or a eu lieu à la fin des années 1920 et a duré jusqu'aux années 1930, lorsque les artistes comme Vasnetsov, Kourdiv ou Konachevitch ont été contraints de « se réfugier » dans le livre jeunesse qui n'était pas leur vocation. Ni la nôtre d'ailleurs.